

autrement

Miquel Pairoli

L'invitation

Littératures - tinta blava

Roman



Extrait de la publication

Littératures - tinta blava, collection créée et dirigée par Llibert Tarragó, explore les différents visages de la littérature catalane contemporaine.

Nous sommes en 1939. Pour sauver leur fils condamné à mort par les franquistes, M. et M^{me} Forest sont prêts à tout. D'abord intrigués par l'invitation à dîner du commissaire Carpentier, ils décident de saisir leur chance.

Récital d'opéra, domestiques impassibles, conversations saugrenues : les Forest sont désarçonnés. Vont-ils enfin pouvoir parler de leur fils ? Sans compter cette interminable succession de mets au goût féroce...

Écrivain, journaliste et éditorialiste, **Miquel Pairoli** est l'auteur de plusieurs romans, essais et journaux. *L'invitation (El convit, 1998)* est son premier titre traduit en français.

Traduit du catalan par Anne Charlon

L'invitation

Littératures – tinta blava, collection créée et dirigée par Llibert Tarragó.

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien de l'Institut Ramon Llull.

 **institut
ramon llull**
Llengua i cultura catalanes

Le suivi éditorial de cet ouvrage a été assuré par Anne-Charlotte Sangam.

Illustration de couverture : © Andrea Sperling / Getty Images.

Titre original : *El convit* © Miquel Pairoli, Edicions La Campana, 1998.

© Éditions Autrement, Paris, 2011, pour la présente édition.

www.autrement.com

MIQUEL PAIROLÍ

L'invitation

El convit a été traduit du catalan par Anne Charlon.

Éditions Autrement **Littératures – tinta blava**

Barcelone, juin 1939

Le sergent, resté assis à côté d'eux durant le trajet depuis la prison, les fit descendre sans ménagement et à grand renfort d'engueulades. Le jour se levait à peine. Il remarqua qu'il marchait sur le sable, et entendit le bruit des vagues à demi étouffé par celui du moteur des véhicules. Il allait mourir sur une plage. Il pensa que c'était l'endroit qu'il aurait choisi si on lui avait demandé son avis. C'était la dernière grâce accordée par le hasard et la vie. Ou peut-être l'avant-dernière, la dernière étant que ceux qui descendaient à présent du camion, un groupe humain en mouvement, sombre et confus – bruits de bottes, d'armes, de toux – fassent correctement leur travail. Mais en réalité ça n'avait aucune importance. Plus rien n'avait d'importance, évidemment. Ses poignets, qu'on avait exprès liés très serrés avec une corde très mince, le faisaient souffrir, mais ce n'était rien en comparaison de la douleur à venir. Il essaya de chasser cette idée, mais il avait peur. Il sentait ses jambes faiblir et craignait qu'elles ne le lâchent : il risquait alors de s'écrouler sur le sable à tout

moment. Les soldats devraient le traîner ou peut-être le tueraient-ils sur place. Quelle honte ! Il voulait mourir debout. « Comme un homme », pensa-t-il. Puis il se dit que cela non plus n'avait aucune importance. À côté de lui, un jeune type qui ne devait même pas avoir vingt ans pleurnichait. Il le connaissait à peine, il l'avait seulement aperçu, mince et blond, simple et malingre, dans la cour de la prison. Il ne savait pas d'où il était ni comment il s'appelait ; et à présent le hasard leur faisait partager le pire moment. Le gamin était épouvanté, anéanti. Pendant le trajet, ceux qui les surveillaient l'avaient insulté et s'étaient moqués de lui et de ses larmes avec une cruauté grossière de matons.

– Tiens le coup, petit, tiens le coup ! Ça ne va pas être long, lui avait-il dit.

L'autre l'avait regardé un instant, comme pour le remercier de ces paroles d'encouragement, mais il avait continué à pleurnicher.

Le sergent cria pour mettre de l'ordre dans cette masse humaine encore indistincte sous les premières lueurs du jour. Il en fit deux groupes. Quand la troupe fut en rang, il salua l'officier, un lieutenant. Trois hommes en civil se tenaient un peu à l'écart ; ils étaient descendus d'une voiture et fumaient. L'un des pelotons resta à côté des véhicules, comme s'il était en faction, tandis que l'autre, celui des deux condamnés, se mit en marche en direction de la mer sous les ordres du lieu-

tenant. À présent, il voyait exactement ce que personne n'arrive jamais à connaître, la limite de sa vie. Elle ne dépassait pas le bord de l'eau. Il entendait derrière lui le bruit des bottes de ses bourreaux qui s'enfonçaient dans le sable et le gémissement de son camarade que l'un des soldats traînait par le bras car il pouvait à peine marcher. Des bandes de mouettes effrayées par cette intrusion humaine sur la plage vide s'envolaient en criant. Quelqu'un proposa d'en tuer trois ou quatre, cela leur ferait de la viande fraîche pour le déjeuner. La plaisanterie fut suivie de quelques brefs ricanements nerveux.

On voyait des étoiles dans le ciel où régnait encore le bleu profond et mystérieux de la nuit, légèrement éclairé à l'horizon, au ras de la mer, par la lueur du jour qui se levait. Surgissant du large, une lumière vieil or estompait le bleu du ciel. L'air était frais et humide. Il pensa à sa mère. Il pensa aux femmes qu'il avait aimées, il n'y en avait pas tellement. Il se dit qu'elles lui tenaient compagnie et décida de s'accrocher à ces images réconfortantes autant qu'il le pourrait : des mains, des visages, des regards, de la douceur, des corps, des moments vécus... Il sentait qu'ainsi il ne mourrait pas seul.

Il remarqua que l'officier qui marchait à côté de lui le regardait attentivement. Concentré sur ses pensées, le regard tourné vers l'horizon, il ne s'en préoccupa guère, mais l'insis-

tance inquisitoriale de l'autre finit par l'inquiéter au point qu'il le dévisagea avec défi. L'officier qui avait l'air d'un jeune phalangiste, un fils à papa distingué, arrogant et probablement cruel, lui demanda :

– Quel âge as-tu ?

Il ne répondit pas.

– Quel âge as-tu, misérable ?

– Vingt-huit ans.

– Tu faisais quoi ?

– Forgeron.

– Forgeron ? Parfait... Tu n'as pas la syphilis ou une saloperie de ce genre ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire, connard ?

L'officier qui marchait à côté de lui eut envie de le jeter à terre d'un coup de poing, mais il se retint. Après tout, le forgeron avait de bonnes raisons d'être de mauvaise humeur et ils n'allaient pas tarder à lui régler son compte.

Ils firent encore quelques pas et l'officier donna au peloton l'ordre de s'arrêter.

Il se dit « ça y est » et il s'arrêta aussi, sans que personne ne le lui ait ordonné. Ils étaient à une vingtaine de mètres du bord de l'eau. Il pensa que, s'il n'avait pas eu les mains liées, il aurait peut-être pu s'en tirer. Il se serait jeté à l'eau et aurait fui à la nage ; les autres auraient toujours pu

essayer de le rattraper. Avec leurs fusils, dans la faible lumière et la confusion, ils auraient eu du mal, ces salauds. À la nage, il aurait eu le dessus, il en était sûr. Obsédé par cette idée, il essaya de défaire la corde qui serrait ses poignets.

L'officier s'en aperçut.

– Qu'est-ce que tu fais, forgeron, dis-moi ? Tu veux t'échapper, imbécile ? Ne nous complique pas la tâche, crois-moi, tu n'as rien à y gagner.

Le garçon qui pleurait tomba à genoux sur le sable avant de s'étaler de tout son long.

– Regarde-moi ça, ces rouges : des criminels et, en plus, des dégonflés ! grommela l'officier. Il a sûrement chié dans son froc, ce merdeux.

Il lui hurla l'ordre de se relever mais, comme l'autre ne bougeait pas, il demanda à un soldat de le redresser. Quand il l'eut debout devant lui, il lui balança une paire de gifles.

– Debout, misérable lâche ! cria-t-il.

Ensuite il s'adressa au forgeron en lui enfonçant dans la poitrine un index menaçant :

– Si ce trouillard n'arrive pas à se tenir debout, je vous attacherai ensemble, compris ? Je vous ligoterai dos à dos et je vous fusillerai tous les deux, comme deux chiens, pour que vous alliez ensemble en enfer. C'est compris ?

Le forgeron ne l'écoutait pas, ne le regardait même pas. Impossible de fuir, de défaire cette corde qui enserrait ses poignets. Le regard fixé sur l'horizon, sur la mer, il se remit à penser aux femmes. Ses jambes le lâchaient à nouveau. Son cœur battait comme un cheval au galop. Il avait la sensation que l'air ne passait plus dans sa gorge.

Les autres réussirent à ce que le gamin qui pleurait reste au moins à genoux. Aussitôt, l'officier fit mettre les soldats en position de tir.

Le lieutenant était très énervé, et pourtant il eut quelques égards pour le forgeron.

– De face ou de dos, forgeron ? lui demanda-t-il soudain d'un ton sec.

– Je suis bien, répondit-il lentement d'une voix presque inaudible.

L'officier donna les ordres habituels et en ajouta un autre :

– Ne visez pas la tête !

Lui regardait la ligne où la mer et le ciel se rejoignent ; il désirait de toutes ses forces, de toute son âme, que le soleil se lève, mais il ne parvint pas à le voir.

D'une main légèrement tremblante, Carpentier se versa un peu de cognac dans un verre. Il rangea la bouteille dans le buffet, prit le verre et, lentement, en déplaçant lourdement une hanche puis l'autre à chaque pas, il se dirigea vers le balcon. Il laissa tomber son corps mou, gras et las sur le fauteuil d'osier qui était à cheval entre le balcon et le salon. Dans sa précipitation, son corps s'écroula sur le siège tel un poids mort et un peu de cognac coula sur sa main. Contrarié, Carpentier posa son verre à terre et essuya le cognac avec le petit mouchoir de soie qui ornait la poche de poitrine de sa veste ; il le passa ensuite sur son front pour en éponger la sueur. Il remit le mouchoir à sa place, en essayant de lui donner une forme digne, et prit le verre de cognac. Il voulait le savourer. Boire du cognac seul, au crépuscule, était un plaisir encore plus intense quand on s'y préparait cérémonieusement et lentement, comme c'est d'ailleurs le cas pour tous les

plaisirs. Il éleva le verre jusqu'à la hauteur de ses yeux. Le liquide, cristallin, sans la moindre impureté, avait la couleur du couchant, celle d'un vernis sur un bois noble, mais aussi celle de la carapace d'un coléoptère, un de ces scarabées marron qu'il écrasait machinalement autour de la maison. Il huma le cognac et le parfum de l'alcool le fit saliver. D'une main tremblante, il porta le verre à ses lèvres, but une gorgée qui imprégna d'abord sa langue, puis sa gorge et se propagea ensuite, avec une sensation plus chaude, dans tout son corps. C'était comme si le liquide se répandait dans toutes ses cellules, lui redonnant vigueur et bien-être. Il appuya sa tête contre le dossier du fauteuil et il se sentit bien.

Le soir doux et brumeux mourait sur la ville. Au premier plan, les genêts qui fleurissaient sur le flanc du coteau formaient une tache d'un jaune insolent parmi les débris de misère humaine et de faubourg que l'on voyait depuis la villa. Des toitures en zinc, des murs de guingois aux briques mal alignées, des sacs effilochés servant de rideaux aux portes. La plupart de ces baraques semblaient à présent abandonnées, et l'absence d'habitants, ajoutée à l'usure du temps, avait accentué leur aspect négligé et chaotique. Il y avait des fenêtres que personne ne fermait plus jamais, qui restaient grandes ouvertes hiver comme été. Des chiens rôdaient parfois entre les baraques ; souvent, des enfants

d'autres quartiers de la ville venaient y jouer et des femmes de mauvaise vie y satisfaire leurs clients en se cachant à peine.

Les pieds sur le balcon, Carpentier s'assoupissait parfois en contemplant ce panorama faubourien, mais il faisait alors des cauchemars et se réveillait en sursaut. Il rêvait que depuis ces fenêtres, de derrière ces portes précaires faites de sacs, quelqu'un le visait avec un fusil. Il n'y avait personne, peut-être seulement un vieillard miséreux endormi contre un mur, mais son cœur se mettait alors à battre à tout rompre, lourdement. La tachycardie et l'angoisse le réveillaient.

Au loin, là-bas, la ville devenait floue. Tout était imprécis, comme dans la vision brouillée d'un myope. Toute présence humaine était estompée et l'on devinait seulement une architecture vague et muette, irrégulière, un conglomerat énorme de bâtiments aux formes arbitraires où presque rien n'était discernable. Des toits, des fenêtres, des volutes de fumée... C'était une ville vivante, mais cela aurait aussi bien pu être une ville déserte.

Carpentier but une autre gorgée de cognac et entendit confusément les voix et les rires de Mariàngela, de Solange, de Birgit à l'étage supérieur de la villa, dans ce qu'on appelait « le mirador ». Elles aussi avaient ouvert les fenêtres, elles bavardaient, riaient et poussaient des cris amusés. Elles

avaient mis un disque de zarzuela¹ sur le gramophone et imitaient les chanteurs. Solange parodiait les voix, les deux autres riaient à gorge déployée.

« Ce qu'on est bête quand on est jeune ! » pensa Carpentier en esquissant un sourire, et il savoura son cognac.

– Excusez-moi, monsieur, à quelle heure monsieur va-t-il souper ? demanda Némune à Carpentier qui n'avait pas entendu la bonne arriver.

– Pas avant neuf heures et demie, je te l'ai déjà dit. Et prépare le champagne que tu nous serviras d'abord, pendant le concert de Solange. Il est au frais ?

– Oui, monsieur, répondit la bonne qui se retira aussitôt.

Le bruit d'une moto qui approchait commença à se préciser. Le moteur pétaradait, malmené par l'effort qu'exigeait la montée du coteau. Ce devait être Rubèn. Au bout d'un moment, la moto, dans un fracas pareil à une série de détonations, s'arrêta devant la maison et, quelques instants plus tard, la sonnette retentit. On entendit alors les cris rieurs des filles du mirador et la voix de l'homme qui leur répondait ; ensuite, les pas précipités de l'une d'elles, certainement Mariàngela, qui descendait lui ouvrir.

Ils restèrent un moment à bavarder dans l'entrée sans

1. Nom donné à une sorte d'opérette ou d'opéra-comique espagnol.

que Carpentier ne comprenne les mots ni le sens de leur conversation, des mots vagues prononcés à mi-voix, sans aucun doute des minauderies d'amoureux. Ensuite, il entendit clairement Rubèn dire « Laisse-moi aller saluer ton père », puis le militaire entra dans le salon et s'approcha de Carpentier.

– Bonsoir, papa.

– Salut, mon fils.

Ils employaient ces mots de « père » et « fils » qui ne correspondaient pas à la réalité. Mais Carpentier en avait décidé ainsi comme marque de générosité et de confiance envers le fiancé de sa fille. Les fiançailles avaient été longues et avaient franchi suffisamment d'épreuves pour que Carpentier accepte ce traitement protocolaire de père qui, en définitive, le flattait, et auquel il répondait en accordant au jeune homme, sans la moindre ironie, le statut de fils. D'ailleurs Rubèn aurait vraiment pu être son fils, cet enfant maladif qui était mort de la malaria en Guinée à l'âge de trois ans, ce fils qui avait laissé une grande interrogation dans la vie de Carpentier, une énigme à laquelle Rubèn était à présent une réponse vague et approximative. C'était, du moins, ce qu'il se plaisait à penser. En fin de compte, on ne peut jamais être sûr de rien. Mais il aimait à se dire que, s'il avait vécu et grandi, son fils aurait pu ressembler à cela, à Rubèn. Aujourd'hui, en habit militaire, il aurait l'allure arrogante et

mâle du lieutenant qui allait épouser Mariàngela, sa fille unique qui avait survécu au climat malsain des tropiques. C'était donc très bien que Rubèn le traite comme son père, et lui n'avait aucun mal à le considérer comme son fils.

– Je ne connais pas les gens qui vont venir souper, dit Rubèn qui avait pris une chaise et s'était assis à côté de Carpentier.

– De braves gens, tu verras, murmura son beau-père comme s'il voulait éluder la question.

– J'imagine que ce sont des gens sûrs...

Carpentier éclata de rire.

– Tout ce qu'il y a de plus sûr, confirma-t-il en ruminant son sarcasme. Surtout dans la situation où ils se trouvent...

– Des rouges ?

– Même pas... Des crétins, libéraux, catalanistes et très riches...

– Je vois le genre...

– Oui, ce genre-là... (*Carpentier laissa planer le sous-entendu d'un geste que sa main dessina dans l'air.*) Ils en ont bavé, mais c'est bien fait...

– Et nos usages ne vont pas les surprendre ?

Le rire de Carpentier se fit alors presque insultant, un rire gras, franc, qui dégénéra en une quinte de toux bronchitique. Rubèn était parfois tellement naïf ! Son visage prit une

teinte d'un rouge violacé et des gouttes de sueur perlèrent à nouveau sur son front.

– Ils sauront encaisser, ne t'en fais pas, mon petit, le ras-sura Carpentier encore hilare, quand il fut en état de parler. Ils ne savent rien bien sûr.

– Ils ne savent rien ?

– Évidemment ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? Tu sais, mon petit, cette soirée promet d'être très, très amusante. Je te recommande donc de prendre tout cela comme un jeu. Si tu le fais, tu vas passer un excellent moment, vraiment excellent.

– Vous ne croyez pas que nous allons trop loin, que nous prenons des risques inutiles ?

– Il n'y a aucun risque, crois-moi, Rubèn. Tu ne comprends donc pas que ces pauvres abrutis...

– Si vous le dites...

– Je l'affirme. Dis-toi qu'ils ne savent rien. Et profite-en, mon petit, profite-en... lui recommanda Carpentier, qui avala aussitôt la gorgée de cognac qui restait dans son verre. Tu veux un cognac ? proposa-t-il ensuite à Rubèn. Allez, sers-toi. Prends un verre et ressers-moi ! ajouta Carpentier sans laisser au jeune homme le temps de répondre, en lui mettant son verre vide entre les mains.

– Le cognac du soir ! s'exclama Mariàngela, qui entrait

soudain dans le salon, en voyant Rubèn la bouteille à la main. Aujourd'hui, il vaudrait mieux ne pas trop en abuser...

– Tu nous as déjà vus en abuser ? protesta son père avec délicatesse et en ébauchant un sourire.

– Ah, papa ! fit Mariàngela en lui passant la main sous le menton en guise de caresse.

– Tu veux nous accompagner ? proposa Rubèn.

– Je ne bois pas ce genre de choses. Mais je n'aurais rien contre une Marie-Brizard...

Debout à côté de son père au bord du balcon, le corps de Mariàngela se dessinait de profil à travers sa légère robe d'été. C'était une robe d'organdi bleu ciel, serrée à la taille par une ceinture, qui soulignait les formes pleines du corps malgré la jupe évasée. Mariàngela, qui frisait la trentaine, avait perdu cet air innocent qu'elle avait conservé bien au-delà de l'adolescence grâce à ses yeux clairs, ses traits doux et ses cheveux blonds. À présent, Mariàngela ressemblait à une poupée qui aurait grandi et serait devenue une femme ; mais cette femme, au lieu de regretter langoureusement le monde de l'enfance, aurait décidé d'utiliser les armes de sa beauté, de son astuce et de sa séduction dans le monde des adultes. Cette fragilité de poupée, que conservaient sa peau blanche et ses mains délicates, n'était qu'une apparence qui s'évanouissait en un instant si on la regardait dans les yeux, car

automate, d'une démarche saccadée, trébuchant sur les cailloux. Son mari l'appela :

– Genoveva ! Genoveva ! Arrête-toi ! Attends-moi !

Mais elle ne répondit pas. Elle continuait de marcher et elle entonna une chanson enfantine, d'une faible voix d'aliénée.

Dans la collection **Littératures – tinta blava**

Les Vaincus, Xavier Benguerel

Pain et Raisin, Josep Pla

Le Testament de l'Èbre, Jesús Moncada

L'homme qui s'est perdu, Francesc Trabal

Miroir brisé, Mercè Rodoreda

Avant leur intégration dans la collection **Littératures** d'Autrement, les éditions Tinta blava (2004-2008) avaient publié : *Gloire incertaine* de Joan Sales, *Rue des Camélias* de Mercè Rodoreda, *Pierre d'éboulis* de Maria Barbal, *Dans la ville en chantier* et *Le Saut de l'ombre* de Mercè Ibarz, *Marche à l'ombre* d'Albert Villaró, *Petit à petit l'oiseau fait son nid* de Jaume Fuster, *Anna K.* de Martí Rosselló, *Le Jour de l'ours* de Joan-Lluís Lluís, *Qui tient l'oseille tient le manche* de Xavier Moret, *Le Rapt, le Mort et le Marseillais* d'Albert Salvadó.

Achevé d'imprimer en juillet 2011 sur les presses de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12. N° d'imprimeur : 138434. ISSN : 1248-4873. ISBN : 978-2-7467-3119-6. Dépôt légal : octobre 2011.